

L'ombre de Robespierre

par Pierre Gascar



Gallimard

Extrait de la publication

L'OMBRE DE ROBESPIERRE

PIERRE GASCAR

L'ombre de Robespierre

nrf

GALLIMARD

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.*

© Éditions Gallimard, 1979.

Nous sommes en 1829, à Paris, dans un appartement bourgeois, quelque part sur la rive droite. Un homme est penché sur un registre, la plume à la main. Ses cheveux grisonnent, bien en retrait déjà de son front dégarni. Son visage arrondi refléterait la bonhomie des gens replets si la bouche n'avait un pli amer et les yeux une expression lasse. Sur le bureau, des lettres s'entassent. Les prenant l'une après l'autre, il collationne le texte du registre dans lequel elles ont été recopiées. De temps en temps, il corrige une phrase, raye un mot, ou porte des annotations dans les marges.

Chaque page en comporte deux, car le registre est réglé comme un livre de comptes, avec une colonne à gauche pour les dates et une à droite pour les sommes reçues ou versées. Au revers de la couverture d'épais carton vert, est collée une vignette où l'on lit : « À LA TÊTE D'OR, RUE DE LA HARPE, VIS-À-VIS DE CELLE DE LA PARCHEMINERIE, MANDAR, MARCHAND, TIENT MAGAZIN DE PAPIERS DE FRANCE ET D'HOLLANDE, REGISTRES DE BANQUE ET AUTRES DE TOUTE GRANDEUR, PLUMES, CIRES D'ESPAGNE, ENCRE DOUBLE ET LUISANTE, ETC. » Sans doute, en choisissant ce registre pour y faire recopier des lettres, l'homme a-t-il pensé que deux marges ne seraient pas de trop pour contenir toutes les remarques que leur relecture allait lui inspirer.

La première page du registre porte le titre : « RECUEIL DE LETTRES DÉTACHÉES D'UNE MÈRE À SON FILS CONTENANT QUELQUES ANECDOTES ET FRAGMENTS HISTORIQUES SUR

LA RÉVOLUTION FRANÇAISE. » Ces mots en ronde agrémentée de guillobis ont été tracés par un copiste dont on va pouvoir, tout au long des 224 pages du registre, admirer la « belle main », comme on dit alors. L'écriture de l'homme qui collationne et annote le texte tranche sur ces élégants pleins et déliés. Elle dit la plume d'oie, alors qu'ils sont dus de toute évidence à une de ces plumes d'acier qu'on importe de Birmingham, depuis une douzaine d'années à peine. Leur usage ne s'est pas encore généralisé, en particulier parmi les gens qui, comme cet homme penché sur le registre, ont dépassé la cinquantaine et sont incapables de plier leurs doigts à leur rigidité. Elle leur semblerait pour un peu freiner le mouvement de leur pensée, la contraindre. Il est vrai : l'artistique calligraphie du copiste ne pourrait pas exprimer la spontanéité des sentiments, leur force, leur violence, aussi bien que l'écriture un peu écrasée de l'annotateur le fait. Elle va être comme la voix mâle, dans un duo.

Car il s'agit bien là d'un dialogue, d'un dialogue renoué par-dessus le temps. L'homme qui collationne et annote ce registre est le fils de la femme auteur des lettres qui y sont recopiées et dont il a été le principal destinataire. Quelques-unes seulement étaient adressées à son père. Il n'en a pas moins éprouvé le besoin de faire figurer sur la page de garde du registre un titre qui complète celui porté par le copiste : « LETTRES DE FAMILLE, ANECDOTIQUES ET HISTORIQUES, ÉCRITES PAR UNE DAME FRANÇAISE, ARDENTE AMIE DE LA LIBERTÉ, À SON MARI ET À SON FILS, EN GRANDE PARTIE SUR LES AFFAIRES PUBLIQUES ET SUR LES PRINCIPAUX ÉVÉNEMENTS DE LA RÉVOLUTION, PENDANT LES ANNÉES 1791, 1792 ET 1793. » Ces lignes rectificatives, et notamment l'expression « ardente amie de la liberté », font de la mère de l'annotateur non plus simplement le personnage touchant qu'on attendait, mais une de ces attachantes figures féminines dont l'histoire de la Révolution abonde.

C'est surtout avec cette figure de la Révolution que l'homme dialogue, la plume à la main ; elle est restée vivante, quand la mère qu'elle était, morte depuis une dizaine d'années, n'est plus qu'une ombre que tout l'amour filial du monde ne parviendrait pas à animer. Marc-Antoine Jullien, l'homme au registre, par-dessus l'épaule de qui nous lisons, ne

s'est jamais séparé de ces lettres, qu'il connaît presque par cœur, et l'on peut s'étonner qu'il ait jugé utile de les rassembler dans cette espèce de grand cahier vert. Tout, le caractère purement explicatif de certaines de ses annotations, les précisions d'ordre chronologique qu'elles apportent, semble indiquer qu'il a eu d'abord l'intention de publier cette correspondance ou, pour le moins, de la faire lire à son entourage, en gardant devers soi les originaux. Puis, comme malgré lui, il s'est laissé aller aux commentaires, a commencé de porter dans les marges du registre non plus seulement les éclaircissements indispensables, mais aussi des réflexions, des mots d'approbation ou des reproches, qui ont fait resurgir, à travers ces lettres, un peu plus tôt simples documents historiques, un débat sinon un conflit familial qu'il ne désire pas exposer à autrui.

Dans cette correspondance qui, sous la forme d'une copie anonyme, dépouillée du sortilège des feuillets jaunis où l'esprit du lecteur se trouve comme prisonnier des enlacements du graphisme, lui apparaît maintenant dans un éclairage nouveau, toute sa vie était presque écrite d'avance. Là est la source de sa formation morale; là est le point de départ de son destin. Il a fallu que le texte de ces lettres prenne, dans ce registre, la netteté d'une pièce juridique grossoyée pour qu'il puisse enfin le verser au dossier, dans le procès qu'il instruit depuis des années contre lui-même, et dans lequel sa mère se trouve engagée. Il y est à la fois l'accusateur et la défense, les deux rôles se confondant souvent, comme l'ambiguïté de son amour filial l'implique et comme le veut aussi l'examen de conscience qu'est en même temps, pour lui, ce débat.

« Que d'idées fausses et funestes! » écrit-il en regard de certaines lignes qui, dans la gracieuse transcription du copiste, prennent un caractère provocant, irritant, qu'elles n'avaient pas dans l'original. D'autant plus irritant que les idées qu'elles expriment, il les a faites siennes, un temps. Elles lui rappellent la force du sentiment qui le conduisait, dans son jeune âge, à s'en tenir à certains avis de sa mère, « la plus aimante des mères », titre qu'elle se donnait elle-même et qu'elle mérita vraiment. Il sait où cette influence l'a conduit. Ainsi, au souvenir de cet amour réciproque, se mêle constamment du remords. « A force de vouloir se délivrer des préjugés, on finirait par honorer toutes les formes du crime! » s'exclame-t-il, à un endroit. C'est encore à lui qu'il

s'adresse ou, plutôt, à ces deux fantômes confondus, celui de sa mère et celui de sa jeunesse, qu'il accueille, en ce moment, dans cet appartement un peu sombre et d'un goût déjà Louis-Philippe. Aussi, avec quel élan écrira-t-il dans une marge, un peu plus loin : « Étonnante prophétie! Jugement remarquable! », heureux de prendre enfin une revanche et, là encore, une revanche pour deux.

Ailleurs, il rature, biffe des mots, des lignes entières, mais, curieusement, sans toujours les rendre illisibles, comme si le respect filial ou le doute le retenait d'exercer pleinement la fonction de censeur qu'il s'est donnée. Seuls un certain nombre de noms de personnes, dont celui de sa propre famille, disparaissent sous un griffonnage que les traits épais de la plume d'oie ne permettent pas de percer. Rageuse volonté d'annulation. Ces macules noires laissées par la plume, à la place des noms, semblent lester le texte, comme les plombs qui aident le filet à descendre dans l'eau. Elles le tirent vers le fond, l'obscurité, l'oubli. En tout cas, ce qui surnagera de l'histoire restera anonyme, pense Marc-Antoine Jullien, et y gagnera une valeur exemplaire. On y verra comment les idées généreuses, « l'amour ardent de la liberté », peuvent conduire une femme plutôt douce et sentimentale à la passion politique aveugle, et comment le destin de son fils s'en trouve orienté ou faussé, encore qu'il soit bien difficile de savoir ce qu'un destin aurait dû être... Marc-Antoine Jullien oublie que cette histoire n'appartient qu'à sa mère et à lui; que personne d'autre, même dans des circonstances tout à fait semblables, n'aurait pu la vivre comme ils l'ont vécue; qu'ils l'ont marquée du sceau particulier de leur être, et qu'on ne peut lui garder toute sa vérité qu'en leur rendant leur nom. Mais c'est déjà ici chose faite...

Première partie

UNE FAMILLE SELON JEAN-JACQUES

La première des lettres est datée de 1785, année où Marc-Antoine, âgé seulement de dix ans, s'est trouvé pour la première fois séparé de sa mère. Elle va, dès lors, lui écrire presque chaque jour, ouvrant pour lui une longue chronique où seront relatés les événements du temps et abondamment développées les leçons qu'on doit en tirer. On écrit beaucoup dans la famille. En adressant des lettres quasi quotidiennes à Marc-Antoine, M^{me} Jullien espère que les réponses qu'il y fera prolongeront, sous une autre forme, le journal qu'il a tenu, à son incitation, depuis l'âge de huit ans et qu'il a dû abandonner pour les devoirs du collège. Son frère, Auguste-Étienne, de quatre ans plus jeune que lui, prenant la relève, consignera bientôt, à son tour, dans un cahier, les faits du jour et ceux de sa petite existence. Il ne faut pas voir là une ridicule manie. En ce temps, l'évolution des esprits passe obligatoirement par l'acte d'écrire. Il est devenu la première manifestation de liberté, la première affirmation concrète de l'indépendance de la pensée.

Marc-Antoine Jullien, le père, qui selon la coutume patriarcale a donné ses prénoms à son fils aîné, a publié jadis un recueil de poèmes. Toute sa carrière en est sortie. Né dans une famille de quatorze enfants que leur père, un chirurgien-barbier de Bourgade-Péage, dans le Dauphiné, n'avait pas les moyens de mettre tous au collège, il a pu, après être parvenu au préceptorat, en étudiant seul, percer dans le monde grâce à ses écrits pourtant

bien minces et sans génie. La littérature mène à tout, dans ce siècle. Ayant ainsi montré quelques dons, il a bénéficié de la protection de l'abbé de Mably, Dauphinois comme lui, qui l'a introduit chez la duchesse d'Anville, dont il éduquera le petit-fils, le prince de Léon. D'autres enfants de l'aristocratie libérale, qui ne veut plus des précepteurs tonsurés, deviendront ses élèves et, à quarante ans, s'étant assuré, par l'exercice de son métier, une certaine aisance matérielle, Marc-Antoine Jullien pourra renoncer à l'enseignement et retourner solliciter les Muses dans son pays natal.

A dire vrai, il ne parvient à vivre tout à fait en rentier que grâce à la dot de sa femme, Rosalie, née Ducrolay, fille d'un négociant de Pontoise. La parenté d'esprit entre les deux conjoints fait passer sur le profit que Jullien retire de ce mariage. Rosalie a reçu une éducation plus poussée que la plupart des jeunes filles. Elle s'est mariée tard, soit que les partis acceptables aient été longs à se présenter, soit qu'elle les ait repoussés afin d'avoir le temps de poursuivre ses études. Elle possède parfaitement le latin, l'anglais et l'italien. Elle a été de surcroît nourrie des idées nouvelles qui commencent à gagner dans la bourgeoisie moyenne, à laquelle ses parents appartiennent.

Pour sa part, Jullien les a puisées à leur source, dans le salon de M^{me} d'Anville où se réunissaient Mably — devenu communiste sur ses vieux jours —, Turgot, Condorcet, Marmontel et d'autres philosophes qui maintenaient vivant l'esprit de l'*Encyclopédie*. A partir des principes de liberté qui le définissent, ils développaient les théories économiques qui leur semblaient en découler. Ainsi, la fréquentation du salon de M^{me} d'Anville a permis à Jullien d'acquérir une réelle conscience politique, quand, chez la majorité de ses contemporains, les aspirations les plus vagues continuent d'en tenir lieu. Il est resté cependant poète, avec tout ce qui, alors, s'attache de sentimental à ce terme, et il peut partager avec sa femme les émotions que son siècle demande au spectacle de la nature, spectacle particulièrement impressionnant au pied des Alpes, où le couple a choisi de vivre.

Il jette Jullien et Rosalie dans des transports dont leur fils,

Marc-Antoine, gardera toute sa vie le souvenir. En 1784, alors qu'il est âgé de neuf ans, sa mauvaise santé incite le médecin à lui ordonner un séjour à Aix-les-Bains, ce qui n'impose pas à la famille, qui demeure au bord de l'Isère, un bien long déplacement. Elle en fait une promenade et s'arrête, en particulier, aux Échelles, au-dessus des gorges du Guiers. L'excursion tourne ici au pèlerinage, car Jean-Jacques Rousseau, de qui les Jullien se réclament dans toute leur vie morale, décrit ce lieu dans la première partie de ses *Confessions* parue deux ans plus tôt. Jeune, il y a fait halte, un jour, au cours de ses voyages à pied. Mais ce qui était pour lui hasard de la route est devenu, pour les Jullien, le Béthanie ou le Gethsémani de l'Évangile, une des stations qui jalonnent un itinéraire divin, tracé avant même d'être parcouru, éternel comme la voie des étoiles.

Ici, Rousseau a longuement écouté le mugissement du torrent qui s'élève du fond de la faille où, seules, des lueurs d'écume révèlent le courant, et qui se répercute très haut, le long du flanc abrupt de la montagne. Ce bruit heurté mais continu, la rumeur de ce chaos liquide, relie, mieux que le site pourtant inchangé, l'écrivain disparu à l'homme et à la femme qui occupent maintenant sa place contre le parapet rocheux. Si l'on imagine difficilement que Rousseau vit toujours dans le paysage, on parvient sans peine à se persuader qu'il habite la voix du torrent. La nature fait parler les morts; chacun de nous le vérifie les nuits de vent. Mais ce sont alors des plaintes. Ici, la voix est ample, majestueuse, avec, de temps en temps, si l'on tend l'oreille, le clapotis plus clair d'un ruisseau échappé de la masse d'eau bondissante, un trille, comme le rire du jeune homme qui, son baluchon sur l'épaule, courait rejoindre M^{me} de Warens, son équivoque « Maman », à Chambéry...

Il semble bien que Rosalie Jullien pleure, sous son grand chapeau qui lui ombre les yeux, et que Jullien n'ose pas la regarder de peur de céder, lui aussi, aux larmes. Il se réfugie dans des propos pompeux qui l'aident à se défendre contre sa sensibilité (c'est un procédé propre aux hommes) et par lesquels il engage le jeune Marc-Antoine à se pénétrer de la grandeur de cet instant. La

scène peut aujourd'hui faire sourire. Elle évoque par anticipation *Le Voyage de Monsieur Perrichon* et son discours, devant la Mer de Glace. Mais elle rappelle aussi *L'Émile*, et pour de meilleures raisons. Elle illustre la transformation profonde des rapports entre parents et enfants, qui est un des faits les plus importants de ce siècle, en soi d'abord et aussi parce que la promotion, certes encore mesurée, de l'enfant au sein de la famille annonce, d'une certaine manière, celle du peuple au sein de la société.

Cent ans plus tôt, il ne serait venu à l'esprit d'aucun adulte d'essayer de faire partager à un enfant une émotion de même nature que celle que les Jullien éprouvent, en ce moment, devant ce site alpin, ou simplement de s'y abandonner sous ses yeux. La communion spirituelle mêlant petits et grands devant les merveilles de la nature vient tout droit de Rousseau, même quand il n'est pas supposé habiter le décor, comme aux Échelles. *L'Encyclopédie* a fait beaucoup aussi pour les progrès du libéralisme dans l'éducation; elle a vu dans les parents non plus des maîtres, mais des guides, qui ouvrent à leurs enfants la voie de la vie morale, en détruisant les tabous qui l'encombrent. Diderot (lettre à Sophie Volland) révèle à sa fille, âgée de douze ans, qui le questionne, les relations entre les sexes, le mécanisme de la procréation, mais aussi la grandeur de l'amour. La révolution bourgeoise commence à l'intérieur même des familles.

Jullien et sa femme n'ont pas besoin d'imiter Diderot. Leurs enfants vivent à la campagne et reçoivent directement les enseignements de la nature; c'est même, en grande partie, pour les leur procurer que ces parents façonnés par la lecture de *L'Émile* ont décidé d'acheter une propriété dans le Dauphiné. Il n'est pas, au surplus, de meilleure façon de placer son argent. Dans cette période d'inflation, comme on ne dit pas encore, la rente foncière est la seule « à calquer pour l'essentiel la courbe des prix » (M. Vovelle, *La Chute de la monarchie*). Les Jullien, dont la résidence est située à Pizançon, aux portes de Bourg-de-Péage, possèdent cinq fermes, plus une maison à Mantes, qui leur vient

d'une parente de Rosalie. Ils ont, en outre, placé 70 000 livres (on applique le coefficient 12, pour obtenir la somme équivalente en francs de nos jours) sur le Trésor et chez un notaire qui les fait fructifier. L'ensemble de leurs revenus annuels s'élève à 5 000 livres environ; s'y ajoutent des « avantages en nature », logement, bois de chauffage, légumes et fruits, volaille, domesticité bon marché, etc. Les Jullien jouissent donc d'une assez large aisance, d'autant plus appréciable qu'elle est obtenue sans efforts. Jullien, peu requis par la gestion de ses propriétés, réduite à la perception des fermages, consacre son temps aux ouvrages de l'esprit, à la lecture et, de plus en plus, à la politique; entendons par là, car l'activité que nous désignons aujourd'hui sous ce nom est impossible sous la monarchie absolue, à l'établissement de relations avec tous ceux, en premier lieu les notables, qui semblent ouverts aux idées nouvelles.

Elles font, dans le Dauphiné, des progrès plus rapides que dans n'importe quelle autre région de France. Nous sommes chez les Allobroges, dont on mettra bientôt en chanson l'amour de la liberté. Mais le développement économique de la province explique encore mieux cette disposition des esprits. Roland, le futur Girondin, pour le moment inspecteur des manufactures, donne, dans un rapport de 1785, la première place, en France, au Dauphiné, pour l'importance et la variété des productions. Ayant, chez M^{me} d'Anville, fréquenté, en catéchumène attentif, Mably, Turgot, Condorcet, Louis-Alexandre de La Rochefoucauld, le fils de la maîtresse de céans, et d'autres « philosophes », nom qu'on donne alors à tous les intellectuels, qui, s'ils n'ont pas tous les mêmes opinions, établissent unanimement une distinction entre les « libertés formelles » et celles, plus effectives, selon eux, qui découleraient d'une meilleure organisation de la société et, pour commencer, de la stabilisation de la monnaie, d'une circulation plus aisée des marchandises, de la multiplication des fabriques, d'une plus juste fiscalité, etc. Jullien trouve, dans sa ville natale même, où l'activité industrielle ne cesse de croître, des exemples qui prolongent leurs leçons.

Bien que séparée seulement de Romans par l'Isère, Bourg-

de-Péage ne constitue en aucune façon un faubourg de cette ville, trois fois plus importante qu'elle. Le pont qui l'y rattache a été longtemps dans sa juridiction; c'était à Bourg-de-Péage — le nom de la localité le rappelle — que les voyageurs payaient un droit pour le franchir. Cette agglomération ne pouvait se trouver tout à fait dans la dépendance de celle dont, d'un côté au moins, elle commandait ou contrôlait l'accès.

Sa situation, sur la rive gauche de l'Isère, à l'endroit où les convois de marchandises font la queue pour passer la rivière, semble avoir favorisé son développement, en lui donnant la primauté des arrivages du bas Dauphiné et de la Provence ou en mettant sa population plus à même d'adopter les méthodes de travail et les cultures de ces régions. Il est vraisemblable que le mûrier, montant du Midi, a d'abord atteint cette rive de l'Isère et y a un instant marqué le pas, si l'on peut dire.

Des magnaneries sont nées les filatures de soie, dont la production vient de quintupler, au cours des cinquante dernières années. Elles ont, à leur tour, provoqué la création ou l'extension des teintureries, tandis que les bateaux descendant la rivière aux eaux rapides apportaient le chanvre du Grésivaudan que les corderies de la petite ville allaient tordre et le tan des chênes de la Grande-Chartreuse qui, utilisé par les mégisseries, noircirait, plus tard, l'eau de l'Isère. Il faut retenir cette image qui signale, peint — le mot s'impose —, les transformations de l'époque. Pour la première fois dans l'histoire de la terre, les industries de l'homme modifient l'aspect des éléments naturels, aussi peu que ce soit. A l'eau noire et empuantie qui sort des ateliers de tannage et court le long des berges, se mêle celle, multicolore, qui provient des teintureries, où l'on fait un grand emploi de garance, de pastel, de graine d'écarlate et de gaude, sorte de réséda qui donne un extrait jaune. Quelques cheminées, celles des teintureries et des huileries, où l'on broie les noix de Grenoble, fument dans le ciel qui, marquant la ligne de partage entre les deux grands climats de la France, est quelquefois gagné brusquement par une sérénité toute méridionale.

La propriété des Jullien, à Pizançon, se trouvant à vingt

